

La g@zette

du Valbonnais

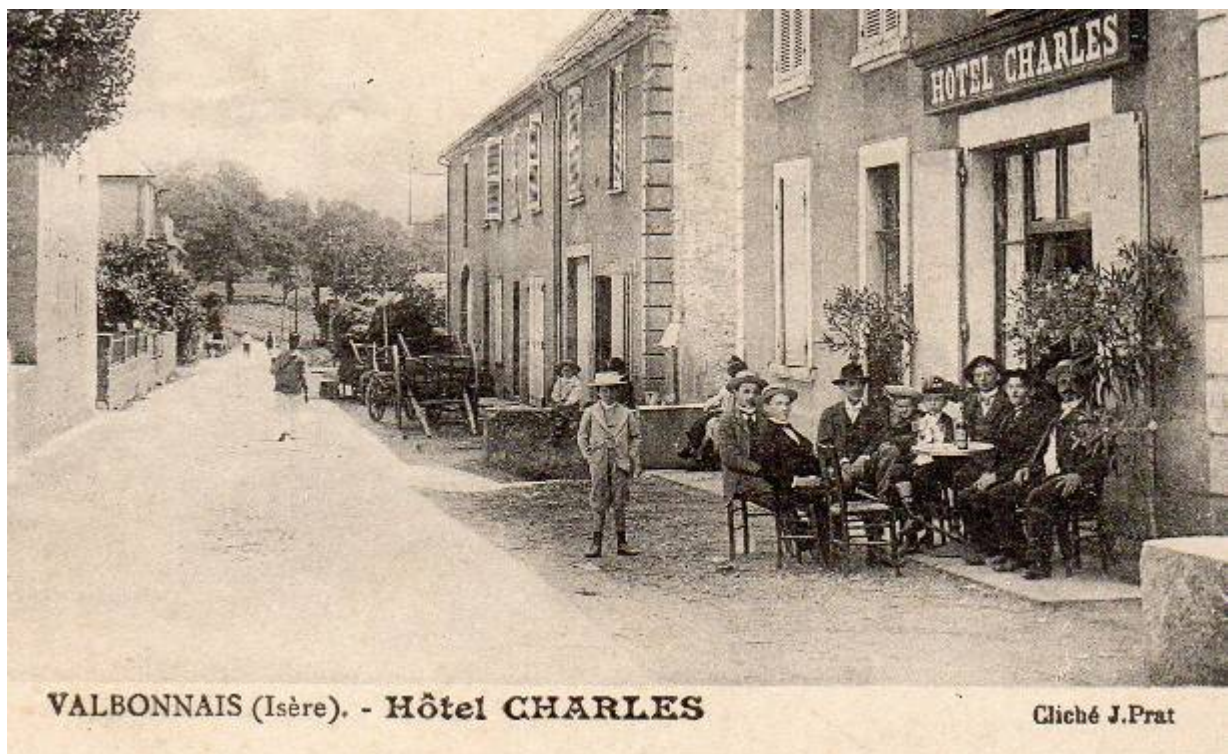
N° 66 – Juin 2013

Jour de fête pour le facteur valbonnetin...



« Pompier, bon œil ! » lance-t-on à Séraphin Rousset. Mais il ne faut pas tout prendre à la lettre !

Au XIX^e siècle, le facteur, représentant de la Nation, est ce personnage pittoresque, familier, très apprécié dans l'univers de nos campagnes et nos vallées. A quelle date est apparu le premier facteur en Valbonnais ? Nous l'ignorons. A côté des petits métiers locaux qui ont émaillé nos pays, celui du facteur s'est forgé progressivement. Une loi sur le service rural de 1829 instaure dans les contrées les plus éloignées et les campagnes profondes la tournée du facteur, programmée un jour sur deux. En 1863, elle devient quotidienne, sans doute à cause de l'accroissement du volume de courrier, lié au progrès et à l'alphabétisation. Le 12 octobre 1870, après la proclamation de la République, Gambetta et la délégation du gouvernement de la défense nationale regroupent le service des lignes télégraphiques et celui des Postes afin « *d'imprimer une impulsion plus active et un mouvement plus rapide à tous les moyens de communications...* ». La transmission électrique de la parole (sic) est encore aux abonnés absents, échappant donc encore à la voracité insatiable du monopole postal briguant le chemin de fer et même ... les acouphènes. Joseph Hustache, un de ces grands facteurs valbonnetins, avait un sobriquet très charmant *mouryet*, un terme très proche du dialecte matheysin *mourlié* (L.Caillet : La Mure d'Isère et ses environs - 1925) ou *mourlyé* (Jacqueleine Duc : Les patois de La Mure - 1991) et du patois de Valbonnais *murlé*, le grillon de Mme Péry (Etude de 1943). Notre facteur pâtissait beaucoup de ces mystérieux acouphènes : un bourdonnement, un grésillement, un sifflement, un tintement, un chuintement ou des sons purs comme des notes de musique ? Nenni, des stridulements de Gryllidae, plus communément appelés grillons ou cri-cri ! On rapporte que la Menie des Verneys, au pied de l'Averset disait : « *J'ai la tête plein de grillons !* ». Jean, le fabuliste, aurait pu nous conter le facteur des villes et le facteur des champs. En 1653, devant la carence du service postal, une idée ingénieuse voire géniale jaillit à Paris : il suffisait d'attacher à la lettre un billet de port payé et jeter le tout dans une boîte aux lettres. Mais l'expérience tourna court : aucune de ces missives ne fut rendue à son adresse. Par contre, à l'ouverture de ces boîtes, on trouva quelques souris, mises là par quelques fripons. L'auteur de la G@zette du Valbonnais, trois cent dix-sept ans plus tard, jeune facteur saisonnier au volant de sa 2 CV bleue, distribuait le courrier aux Engelas. Il s'arrêta au pied du four pour relever le contenu de la boîte : « *Ciel, un orvet !* ». Aussitôt de malicieux gamins détalèrent ... Autrefois, le facteur apparaissait comme le marcheur de l'impossible, bon pied, bon œil ! pourrait-on dire. Et sa tournée postale toujours inéluctable était un véritable sacerdoce : tel Sisyphe, ce représentant itinérant de l'Etat repartait tous les matins, quel que soit le temps. Il est à la fin du XIX^e, ce sous agent public, maillon ultime de la proximité, bien intégré au sein de la population rurale. Il travaille 7 jours sur 7, du lundi au dimanche, y compris les jours fériés.



VALBONNAIS (Isère). - Hôtel CHARLES

Cliché J.Prat

Si les facteurs furent autorisés à distribuer le fameux calendrier des Postes pour compléter leur modeste rémunération, il n'était pas question de jucher nos honorables agents publics sur des vélocipèdes. Pour desservir les hameaux éparpillés, traverser champs et forêts ou grimper, cette idée était saugrenue. C'était dans l'état d'esprit de l'époque, impensable voire grotesque : le facteur rural n'est-il pas plus efficace en se déplaçant à pied ? La première cavalerie légère de facteurs chevauchant des bicyclettes, dépourvues de freins, daterait de 1870. Lors des descentes modérées, le facteur prenait son pied pour appuyer sur la roue avant, afin de ralentir ce drôle d'engin. Au XX^e siècle, sur la commune de Valbonnais, Séraphin Rousset attachait encore des fagots de bois derrière son vélo pour négocier la descente infernale de Chabrand. Et dire que cette idée de derrière les fagots n'a même pas eu les honneurs de quelque comité d'innovation ! Les chutes étaient légion : vers 1947, dans la descente périlleuse de Valsenestre, Fernand Puissant, un facteur remplaçant, était relevé, après un vol plané au bord du Béranger, par M^e Coste, notaire à Valbonnais. L'administration des Postes constatait en bonne et due forme ce torrent d'accidents plus ou moins graves, les bleus et les cicatrices, excluant bien sûr les éventuels arrêts de travail dus à ces extravagances. Au début du XX^e siècle, l'Administration commença à promouvoir réellement la tournée à bicyclette, un outil de travail acheté sur les propres deniers de ces pionniers à la témérité insensée : en 1909, on accorda une indemnité vélocipédique à notre pauvre facteur pour l'entretien de ce moyen de locomotion révolutionnaire. Au cœur de nos vallées, du Valbonnais, du Valjouffrey, de La Roizonne... le monde rural n'était pas un facteur de sérénité : les oies agressives, les coqs de la basse cour, jaloux du prestige de l'uniforme et bien sûr les chiens méchants. Il faut dire que notre facteur était le gibier préféré de la gente canine, du petit roquet agrippant délicatement les fonds de pantalon, à ces gros molosses aux crocs acérés qui guettaient avec impatience l'arrivée du facteur pour lui faire mordre la poussière. Confronté à de véritables angoisses psychologiques, nos porteurs de courrier pouvaient avoir une dent contre nos fidèles amis et même ne plus pouvoir les voir en peinture. En 2013, Gouache, dans le vieux quartier du Sauzet, surveille paisiblement le passage de la factrice. Autres temps, autres mœurs ! En 1867, un sous-chef à l'Administration centrale nous croquait l'image de celui qui a souvent inspiré notre culture : « *La vie de cet humble agent est tout un poème, triste ou gai, qui se déroule au milieu des grands aspects de la nature [...] En été, c'est le soleil ardent, la poussière brûlante, les pluies d'orage qui détrempent les chemins et grossissent les torrents ; en hiver, c'est la bise âpre et froide, les sentiers perdus sous la neige et les nuits promptes à venir* ». Ah ! les tristes et sinistres tombées de nuits d'hiver, à Valsenestre, à Gragnolet ou encore à Lavalens : « *L'hiver, le courrier arrivait tard à*



En 1947, Fernand Puissant, un facteur auxiliaire, à Gragnolet ou à Valsenestre : là est la descente à forte déclivité où il avait chuté...

Le jeune facteur de Georges Moustaki a eu moins de chance dans un autre coin des Alpes :

*Le jeune facteur est mort
Il n'avait que dix-sept ans
L'amour ne peut plus voyager
Il a perdu son messageur*

En ce « joli » mois de mai 2013, l'ami Georges nous a quitté : « *Tout est fini pour nous deux maintenant* »

La Ville, parfois vers les 4 heures de l'après-midi » écrit Lucette Félix-Mallet dans son livre *Lavaldens et la Morte Image d'Autrefois*. Marcel Pourvis, le facteur de La Ville et des champs, ne rentrait alors de tournée que vers 23 heures ou même à minuit ! « *Marcel Pourvis né à La Ville en 1883* » exerça un temps le métier de bottier à Grenoble. Plus tard, il revint au pays (l'air de la ville ne lui bottait pas ?) et « *devient facteur rural à Lavaldens* » où il vécut jusqu'à 102 ans. Il faut dire que l'air de La Ville est sain ! Lucette Félix-Mallet s'écrie : « *Ah ! nos anciens facteurs ruraux, marcheurs infatigables ! Il fallait d'abord aller chercher le courrier. Hyppolyte Roux, né en 1854 à Chabotte, se rend pour cela à La Valette, avec son âne, lequel au retour, connaissait le chemin de toutes les maisons de Lavaldens, Moulin-Vieux. Puis ce fut une calèche noire attelée de 2 chevaux, noirs eux aussi, qui apporta le courrier à La Ville. Il arrivait vers les 11 heures.* Sauf l'hiver, comme nous l'avons vu ! Vers 1865, les tournées postales étaient souvent comprises entre 30 et 35 kilomètres, selon leur pénibilité : « *Paul Ruty, né à La Ville en 1895, grand mutilé de guerre, arpenta longuement nos chemins. Sa tournée "portait sur 31 kilomètres". Il allait tous les jours porter le journal au Grand Rif ; pourtant, nous dit-il : Pierre Poncet ne savait ni lire, ni écrire* ». Nos grands administrateurs, la moustache fine et bien taillée, reconnaissaient bien volontiers que le franchissement de la barre des 32 kilomètres constituait un véritable surmenage pour ces forçats chargés de distribuer une sacoche de courrier pesant environ 30 kilos. La loi rurale de 1829 stipula que la tournée de notre marcheur réputé infatigable devait être effectuée un jour sur deux (cette loi est-elle restée lettre morte ?) et trois ans plus tard, la tournée postale reprenait son train-train quotidien. « *Dans chaque maison, on aimait voir arriver le facteur : avant le costume pour lequel on prenait leurs mesures, il portait la blouse bleue, nous dit-on* ». Mme Félix-Mallet nous présente Paul Ruty, facteur-receveur, à La Ville où le téléphone fut installé au début des années 1900 et Albert Ruchier-Berquet, né en 1897 à Moulin-Vieux, qui fera lui aussi son chemin dans Les Postes. La première guerre mondiale imposa le recrutement de factrices, bousculant les vieux préjugés et les mentalités de notre monde rural. Nos pays ont-ils été concernés par cette féminisation ? Au lendemain de la belle journée ensoleillée du 11 novembre 1918, le jour de l'armistice, le monde reprenait sa marche, le facteur aussi ! De village en hameau, il marchait, avalant en marchant une maigre pitance. Il fallait endurer les fatigues, supporter les reproches de la hiérarchie et des usagers. Mais n'était-il pas fier d'être cet agent de l'Etat, contraint de s'adapter aux nouvelles réglementations ou de démissionner sur le champ ? Nous savons déjà qu'il travaillait 7 jours sur 7 et les jours fériés : Marcelle Audinos, ancienne postière, se souvient de la tournée jumelée effectuée le 1^{er} janvier par le facteur de Valbonnais : Joseph Hustache ou Séraphin Rousset ? Et il fallait s'arranger avec les mesquineries de la topographie et de certains usagers, soucieux de faire appliquer à la lettre le service public. On raconte que deux usagers, habitant dans le petit hameau de Chabrand, au-dessus des Engelas, étaient abonnés au journal. Le facteur desservant ce hameau niché dans la montagne héla d'une voix forte le fidèle lecteur du *dzurna*, bien occupé à tailler sa vigne aux Fayettes. En vain...l'usager exigeait la distribution de ce quotidien là haut à Chabrand, selon la réglementation postale en vigueur. Alors, notre facteur, pigeon voyageur sous le Colombier, grimpa sur ses ergots et sur son bicycle pour escalader le chemin de Chabrand : il fallait bien recueillir sur son part de relevage, l'empreinte du petit cachet fixé à l'intérieur de la boîte aux lettres, afin de justifier la levée quotidienne du courrier. M^{me} Puissant se souvient avoir emprunté le vélo de son père et sa « nénette » pour relever la boîte de Chabrand (ci-dessous photo de la nénette).



A la fin du XIX^e siècle, le facteur rural, représenté dans cet almanach des postes et des télégraphes de 1887, recevait des conseils pour éviter la décoloration de sa blouse bleue à col rouge : il suffisait d'utiliser du savon de Marseille, d'éviter le savon noir et les cristaux de carbonate de soude. Nos bonnes et vieilles lessives à la cendre de bois ou à la délicate saponaire étaient bien sûr proscrites ! Si nos facteurs ruraux étaient toujours les bienvenus dans les chaumières du Valbonnais et celle de la vallée de la Roizonne, l'abus du pinard, cher à Guillaume Appolinaire, compagnon de solitude et de misère, occasionnait parfois quelques déboires ! Un petit verre facteur ? un autre petit canon, *fater* ? Notre facteur ne refusait pas, à l'instar d'une invitation au cabaret, plus tard dans un café du village, pour « *béuré u ko* ». Dans les années 1960-1970, les titulaires de pension ou de la retraite du combattant offraient systématiquement à boire, à la réception de leur mandat en main propre : à neuf heures trente du matin, on ne pouvait pas repousser un petit canon des vignes de Leygas, des Fayettees ou de Royer. Et les jeunes facteurs saisonniers, comme moi, ne pouvaient même pas déroger à cette vieille coutume ! Marie-Louise Puissant, née Hustache, m'a parlé de cette mystérieuse carte postale où l'expéditrice avait noté : payer un coup au facteur. Était-ce un stratagème pour mettre en cause la probité et la discrétion de ce facteur valbonnetin ou simplement la manifestation d'une franche reconnaissance envers l'héritier de notre agent rural mal payé et corvéable à merci ? Les anciens m'avaient dit, à l'époque, que la réputation et la notoriété de ce métier, pas comme les autres, lié au prestige de l'uniforme, la magie du képi ou de la casquette, attiraient les convoitises des filles. Mais le petit facteur saisonnier n'était pas doté de la tenue réglementaire : adieu, la romance passagère derrière un meule de foin ou dans un champ de coquelicots ! Il me reste pourtant les souvenirs nostalgiques de cette *nénette* ou les effluves des sacoches de cuir et de cire fondue de la vieille poste, sise dans le château de ma mère. Une partie de cette maison, dite au Sauzet, avait été loué aux P & T à partir du 31 janvier 1918, par les frères Moulin : l'un deux, Maurice était distributeur de la Poste aux lettres. En 1947, Fernand Puissant, partant de Valbonnais, déposait du courrier à Entraigues et s'enfuyait en vélo, pour distribuer Valjouffrey et Valsenestre. Nous avons retrouvé un document sur la carrière de Joseph Hustache (1944-1965). Pauvre facteur, tu as inspiré toute notre culture, à l'instar de ce futur vélocipédiste dans *Le château à toto* d'Offenbach (1867) ou de cette silhouette dégingandé dans *Jour de fête* de Tati (1949) et de tous ceux qui ont célébré par une cohorte de poètes, satiriques ou élégiaques manière Gilbert, un poète maudit et malheureux, rejeté par son siècle (1750-1780).



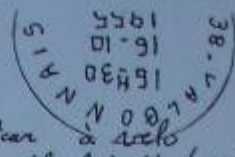
La tenue réglementaire du facteur rural en 1898 (collection Musée de La Poste)



Le facteur du dimanche dans la grand' rue de Valbonnais (de la carte postale cliché J. Prat)



"PORTE-CARTES"



Celestin Joseph Hustache a été notre facteur à vélo, de 1944 à 1965. Chaque jour, été comme hiver il faisait sa tournée: Voubounsi, Lou Verni, La Favergnie et Lou Paun d'ou Prère.

Venu au monde en 1901, comme une lettre à la poste son destin de facteur, depuis lors était écrit. Issu de purs valbunnets travaillant la terre, dès sa sortie de l'école, il resta à la ferme de ses parents... Plus tard il épousa Louise Bernard-Quillon et eurent trois enfants.

C'est en 1944 qu'il se présenta au concours d'auxiliaire facteur qu'il réussit brillamment: c'était le début de 21 ans de carrière.

Tous les matins, Joseph récupérait les sacs de courrier au car de 9h, au café de "La Maria". Rapportés à la poste, ils étaient triés en compagnie d'autres facteurs dont Scaphin Roussel qui desservait: Peitô, Leiga, La Rotô, Lou endzala et tsabro.

Tout vêtu de bleu marine (képi, veste et pantalon à la rayure rouge sur la couture) Lou Dzôuzé enfourchait son vélo, la sacoche en bandoulière pleine à craquer.

Sur sa route, il lui arrivait de rencontrer quelques paysans et leur attelage ils se serraient la main: "La Vaï?" Dzôuzé, baïlo lou dzourna a la féno!" et parlaient de la pluie et du beau temps: "La vaï faré bon, incéi?"



"COLLECTION D'ÉRÉ"

Et au village, même très affairés les gens veillaient le facteur. Une grande amitié se tissait tout au long de sa carrière. La sacoche s'allégait à chaque coup de pédales, ou presque, car non seulement il portait les lettres, les journaux et les mandats mais aussi les colis.

A ses débuts, c'est le "petit Dauphinois" qu'il apportait à quelques remunérants, certains se rappellent de la bande dessinée qu'ils lisaient: Nimbus, qui n'avait qu'un cheveu sur la tête. Dès 1948, les gens purent s'abonner au nouveau journal "le dauphin libéré" qui par la suite devint le "Dauphin" tout court.

Exceptionnellement, il arrivait à notre Joseph de monter à Chabrand à pied et de laisser son vélo, aux Engéras. Deux familles habitaient là-haut et même si aucun courrier ne leur était adressé, il fallait bien aller relever la boîte car à 4h et demi le courrier partait par le car.

Mémoire d'un ancien de Spergau ...

Un mystérieux manuscrit de 8 pages a été retrouvé récemment dans les papiers d'une famille valbonnetine : un rapport accablant d'un ancien du camp de Spergau. La mémoire d'un jeune qui avait une vingtaine d'années, un témoignage bouleversant... Mais qu'il est difficile d'être le témoin vivant de l'inconcevable ! Et cette souffrance terrible de ne pouvoir être entendu, lorsqu'on revient chez les siens ! La froideur de la plume ou la trace éphémère d'un crayon de papier...

La brute venait de me lancer un pavé de charbon à une distance de 10 mètres et me menaçait d'un second si je ne reprenais pas le travail aussitôt. Il neigeait et pour comble de malheur, je n'avais ni couverture, ni chaussettes russes. Je pourrais citer d'autres exemples ; cent fois par jour, ces scènes sauvages se reproduisaient.

Dix-huit français et belges du camp de Schkopau furent internés en même temps que moi, douze seulement sortirent vivants de cet enfer. Les autres sont morts par manque de soins. Certains sont morts dans ma chambre, la nuit sans cri, comme des vieillards. Le lendemain, ils étaient froids.

Signé (Bonnet Pierre)

Rapport d'un de nos camarades de Schkopau à son retour du camp disciplinaire de Spergau

Une pyramide de grêlons ...



Non, ce n'est pas un nouveau dessert glacé concocté le 3 mai 2013 vers une heure trente du matin à La Roche, berceau de J. Champollion, le père du découvreur des hiéroglyphes ... mais une pyramide de... grêlons qui ont sonné le glas sur le toit de la chapelle de *La Rotso* et dans les jardins du hameau...



Les quatre-vingts bougies de Lili !

Le Club des Amis de Côte Belle ...



Chez Babette, à la table paysanne ...

